

c'est le mépris de son enfant..... et c'est ce que je craignais, Matteo !

—O ma mère, ce mot dans votre bouche est un sacrilège. Si vous êtes coupable, c'est d'avoir douté du cœur de votre enfant ! Eh ! oui, ma mère, vous avez raison, je vous en veux de m'avoir trompé ; car vous m'avez ravi mon droit le plus cher, celui de vous consoler ! Le fils le plus dévoué serait devenu l'ami le plus fidèle, et vous ne l'avez pas voulu ..... Je n'ai pas de nom, dites-vous ? Qu'importe, quand l'épée qu'on tient à la main est devenue un talisman plus puissant que le blason et la naissance ? Croyez-moi, ma mère, ne pensez plus à cela, ou plutôt pensez-y pour vous rappeler qu'en écoutant votre confiance, j'ai plaint votre destinée, et que plaindre sa mère, c'est l'aimer deux fois !

Après cette double confession, la mère et le fils se dirent un adieu éternel, et leurs larmes se confondirent dans un baiser suprême. Stéfana, brisée par tant d'émotions, s'évanouit.

Quand elle revint à elle, elle n'était plus dans la prison. On l'avait rapportée à son logis mourante et désespérée. Elle crut un moment avoir fait un rêve horrible, mais la lettre de Matteo, qu'elle tenait entre ses mains, était un témoignage accablant de la réalité de cette vision infernale. Alors elle songea au dernier vœu de son fils et se prépara à l'accomplir. Elle essaya tous les moyens de parvenir jusqu'à Angela. Dans l'impossibilité d'y parvenir, elle se rendit au palais et demanda à parler au même seigneur qui déjà avait intercédé une fois pour elle. On l'introduisit près de lui, et il s'engagea, sur l'honneur, à remettre le billet, dans la même journée, à Angela Ferrari.

## II

Bientôt les premières lueurs du jour blanchirent l'horizon et le soleil se leva pur et radieux, comme pour éclairer une fête. Mais ces joyeuses apparences étaient cruellement démenties par la morne stupour dans laquelle toute la ville paraissait plongée. Vers midi, les bourgeois commencèrent à sortir de chez eux, tirés de leurs retraites, les uns par la curiosité, les autres pour saluer d'un regard de pitié ceux qui allaient mourir ; car déjà l'échafaud se dressait en face du palais de Visconti.

Les cloches sonnèrent par volées lorsque les battans de la prison s'ouvrirent pour livrer passage aux condamnés. Deux chariots, traînés par des bœufs, les conduisirent au lieu du supplice. Ils étaient enveloppés des pieds à la tête d'une ample robe de serge noire, qui cachait leur visage. Au près de chacun d'eux, était un prêtre qui récitait à voix basse les prières des agonisants.

En même temps, Visconti, qui voulait assister en personne à cette première et sanglante consé-

cration de son pouvoir, s'entourait de ses courtisans et se dirigeait vers les sièges préparés sur le balcon. Près de lui, on remarquait un homme de cinquante-cinq à soixante ans, d'une mâle et sévère figure, et portant le costume militaire des seigneurs indépendans du quatorzième siècle. C'était le baron Jacques de Mont-Mayer, dernier rejeton d'une des plus antiques familles de Savoie, jaloux de son blason, mais homme de guerre avant tout, audacieux jusqu'au crime et d'une ambition peu scrupuleuse. Frappé des progrès rapides de la fortune des Visconti, il avait offert l'un des premiers à Othon le secours de quelques centaines de lances et de sa propre valeur.

Jacques était déjà l'aide-de-camp de Visconti ; mais peut-être portait-il ses vues plus haut et n'était-il pas disposé à s'incliner long-temps devant le maître qu'il s'était volontairement donné. Du reste, le baron Jacques était toujours sombre et rêveur, et cette tristesse, motivée par un mal sans remède, devenait plus visible de jour en jour. Marié deux fois, deux fois son union était demeurée stérile. L'idée que la race des Mont-Mayer s'éteignait en lui commença par le rendre intraitable et finit par tourner vers le mal toutes ses facultés. Il devint envieux et méchant. Désespéré des joies de la paternité et de la famille ; il ressentit une haine d'instinct contre tout ce qui lui rappelait la privation de ces biens tant souhaités, jusqu'au jour où le génie de l'intrigue ayant endormi, sinon détruit, dans son cœur, les passions de la vie privée, il chercha dans l'existence aventureuse des camps de quoi satisfaire, à défaut d'autre désir, la frénésie de sa naissante ambition.

Au moment où Visconti posait le pied sur la pierre du balcon, une voix douce résonna derrière lui :

—Grâce monseigneur, s'écriait une jeune fille échevelée, qui s'était jetée à genoux et dont les yeux étaient baignés de larmes.

Visconti se retourna et fronça le sourcil.

—Fille du podesta Giacomo Ferrari, dit froidement l'archevêque, vous plaindriez-vous de notre clémence ? et n'avons-nous pas adouci votre captivité en vous donnant ce palais pour prison ?

—Ce n'est pas pour moi que je demande grâce, reprit Angela, mais pour les malheureux qui vont périr. Quelles mains s'élèveront pour eux vers le Ciel, sinon les miennes ? Qui priera pour eux, si ce n'est moi !... Grâce ! grâce ! monseigneur.

—Point de grâce, murmura Visconti d'un air sombre. Puis il s'éloigna lentement.

Angela, en entendant cette parole lugubre, laissa tomber sa tête sur sa poitrine. Quand elle se releva, l'archevêque n'était plus là, mais elle se trouva face à face avec le sire de Mont-Mayer, qui, jusqu'alors, muet spectateur de cette courtescène, avait paru méditer l'exécution d'un projet